Document generated on 07/19/2025 1:02 a.m.

Cahiers de géographie du Québec

Sociotopies : institutions géographiques de la subjectivité

Angelo Turco

Volume 45, Number 125, 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/022977ar
DOI: https://doi.org/10.7202/022977ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Turco, A. (2001). Sociotopies : institutions géographiques de la subjectivité. *Cahiers de géographie du Québec*, *45*(125), 269–284. https://doi.org/10.7202/022977ar

Article abstract

The postmodern fuzzy universe is confronted with institutionary processes. Personal behaviour is rooted in collective movements. Identity is at the heart of the problematic of the subject, but it also defines itself in relation to social issues. This paper focuses on these various strands, stressing in particular the *ethos* of subjectivity, which is both an answer to the disintegration of collective identities and the focal resource for their rebuilding. Finally, the idea of sociotopia underlies the attempt to demonstrate the intimately territorial nature of these dynamics.

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sociotopies : institutions géographiques de la subjectivité

Angelo Turco
Université de L'Aquila
Italie
angeloturcoin.it

Résumé

L'univers flou de la postmodernité est confronté aux processus d'institutionnalisation. Les expressions de la personne s'enracinent dans les mouvements collectifs. L'identité, quant à elle, est certes au cœur d'une problématique du sujet, mais elle se situe aussi au sein d'enjeux sociaux. Cet essai ancre la réflexion au croisement de ces multiples interrogations, en mettant l'accent, en particulier, sur un *ethos* de la subjectivité qui, s'il représente, d'un côté, une réponse à la désagrégation des identités collectives, constitue, de l'autre, une ressource essentielle pour leur reconstitution. Finalement, c'est par le concept de sociotopie que nous tenterons de montrer la nature intimement territoriale des dynamiques évoquées.

Mots-clés : sociotopie, lieu, sujet, identité narrative, compétence topique.

Abstract

Sociotopias: Geographic Institutions of Subjectivity

The postmodern fuzzy universe is confronted with institutionary processes. Personal behaviour is rooted in collective movements. Identity is at the heart of the problematic of the subject, but it also defines itself in relation to social issues. This paper focuses on these various strands, stressing in particular the *ethos* of subjectivity, which is both an answer to the disintegration of collective identities and the focal resource for their rebuilding. Finally, the idea of sociotopia underlies the attempt to demonstrate the intimately territorial nature of these dynamics.

Key Words: sociotopia, place, subject, narrative identity, topic competence.

LE SOI COMME PROJET RÉFLEXIF

Tentant de définir sa position critique face au concept de postmodernité, A. Giddens (1994) rappelle une idée de T. Roszak : « nous vivons à une époque où l'expérience privée d'avoir une identité personnelle à découvrir, un destin personnel à achever, est devenue une force politique subversive de grandes proportions ». Cet « *ethos* de la découverte de soi », toujours selon Roszak, se manifeste dans un monde « trop grand » qui, ayant perdu sa connotation familière, tutélaire, n'est plus en mesure d'alimenter des sentiments de bien-être, de paix, de sécurité; au contraire, il entretient des sensations d'angoisse, en se présentant avec des traits opaques et des « habitus » menaçants. Il en ressort, d'une part, une difficulté à déchiffrer les cadres de la vie quotidienne et, de l'autre côté, une perception aiguë de vivre dans des espaces à hauts risques investis par des processus de moins en moins gouvernables (Hewitt, 1997). Dans ce monde qui a trahi la mesure humaine qui l'avait créé, aucune restauration de la raison anthropologique n'est vraiment possible; par conséquent, l'auto-réalisation personnelle ne peut espérer s'achever qu'au travers d'un retour à la nature, en renouant ce lien archaïque avec une vie planétaire commune coupé par l'ambition humaine et par un progrès technique désormais auto-référentiel. C'est le *pernetarian paradigm*, l'idéal philosophique de la *person/planet* que Roszak (1978) exhibe dans le titre même d'un livre célèbre, devenu un manifeste du radicalisme écologique et d'un courant de la psychologie contemporaine appelé écologie transpersonnelle (Fox, 1995).

On connaît l'intérêt de la contribution de Roszak et de ses élèves, ainsi que la valeur thérapeutique de la pratique psychanalytique qui s'est construite grâce à leurs idées (Roszak *et al.*, 1995). Aussi ne faudrait-il pas que l'*ethos* de la subjectivité, de force politique subversive, se transforme en une énième « jérémiade élusive »[1], ou plus banalement en un « slogan californien » à succès, mais vide de sens.

Qu'il me soit permis ici de suivre au moins deux axes critiques visant à mettre en lumière les insuffisances d'une réponse « naturaliste » aux problèmes de la postmodernité. L'un est de type ontologique, si je peux dire. Force est de constater que l'excès de naturalisme et, peut être, celui de myopie psychologique, s'ils ont écouté la voix de F. Nietzsche sur l'homme en tant qu'être inachevé, n'ont pas pour autant retenu la leçon qui en découle et qui offre, précisément, à la modernité un des arguments privilégiés pour accéder à sa propre conscience. C'est peut-être l'anthropologie philosophique de A. Gehlen (1994) qui nous a le mieux éclairés à ce propos, en configurant la condition humaine comme « inachèvement », mais aussi, et par conséquent, comme impulsion vers l'action. Or, concevoir l'agir en fonction du but, signifie finalement pour l'homme vivre la vie comme « achèvement », jamais réalisé, il est vrai, et pourtant incessamment poursuivi. De ce paradoxe est née la réflexion de Gehlen sur la technique comme inhérence humaine et, par reflet, de la nécessité de considérer comme « naturelle » l'intégration des artefacts humains, matériels ou symboliques, dans la construction du soi comme projet réflexif.

Le deuxième axe critique est de type historique. Il semble franchement audacieux de penser faire face par des solutions personnelles à des situations qui constituent l'aboutissement historique de processus collectifs très puissants. En disant ceci, je fais tout d'abord allusion à la nature en tant que construction sociale et aux problèmes que soulève l'idée de nature qu'on a à l'esprit quand on parle « de la nature »

(Glacken, 1967; Torrance, 1998). Mais je me réfère aussi et surtout aux cadres géographiques concrets dans lesquels et grâce auxquels peut se dérouler la vie humaine telle que nous la connaissons : cadres géographiques qui sont le fruit de sédimentations matérielles et symboliques immémoriales et qu'il serait non seulement vain, mais idéologiquement dangereux, de penser pouvoir gommer par un simple acte de volonté.

LES CONDITIONS SOCIALES DE LA SUBJECTIVITÉ

L'*ethos* de la découverte de soi est certainement une affaire intime et personnelle. Toutefois, cet *ethos* ne peut même pas être conçu sans se réclamer des conditions sociales de la subjectivité[2]. Celles-ci renvoient à une relation forte et immanente entre l'individu et la collectivité, qui font fonction l'un pour l'autre, selon la situation, de contrainte ou de possibilité. Les conditions sociales de la subjectivité présentent à leur tour de multiples facettes, qui amènent à distinguer des niveaux de pratique collective qui, tout en étant différents, sont néanmoins étroitement imbriqués. Je n'en rappellerai que quatre – culturel, économique, politique, géographique – en évoquant à peine les premiers et en insistant plutôt sur le dernier, qui concerne spécifiquement la territorialité.

LES CONDITIONS CULTURELLES

Ce sont les conditions culturelles de la subjectivité qui retiennent d'abord l'attention, à savoir celles que l'on pourrait appeler les représentations sociales de l'individu. Ces représentations servent à la société pour s'auto-figurer, en quelque sorte, dans ses propres composants. En même temps, elles sont intériorisées par l'individu qui les assume pour formuler ses programmes d'action. L'importance de la subjectivisation culturelle de l'individu, en vérité, a été longuement négligée, et cela, nonobstant l'existence de quelques grands textes, tels ceux de N. Elias (1991a, 1991b). La réflexion de cet auteur porte, d'une part, sur le caractère relationnel du couple individu/société et, d'autre part, sur l'idée de la discipline de soi comme prix à payer pour accéder à la civilité, préalable de la vie en société.

Dans le même ordre d'idées, C. Taylor a déployé un effort tout à fait remarquable (1989) afin de recomposer les sources du soi en tant qu'élément central permettant d'interpréter l'identité moderne. Tout commence, dans l'analyse de cet auteur, au moment où s'affirme la valeur de la vie pratique sur la vie contemplative. C'est l'aube d'une ère nouvelle, qui nourrit encore le soi par la foi religieuse, il est vrai, mais qui se spécifie comme modernité à travers deux sources inédites suivant des parcours conflictuels : celle de la raison (les Lumières) qui prétend se poser comme matrice autonome de sens; celle de l'image (romantique) d'une nature qui nous transcende et nous permet de puiser à ses énergies créatrices.

LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

Les conditions économiques de la subjectivité, quant à elles, renvoient aux ressources qui rendent possible l'agir (ou ses différentes modalités). Elles exigent, on le comprend, d'être continuellement qualifiées et re-qualifiées, étant donné la grande rapidité avec laquelle elles se forment, se modifient, se dégradent. À cet égard,

sont cruciaux les phénomènes bien connus de la financiarisation de l'économie, de l'innovation technologique et organisationnelle des processus productifs, de la globalisation des marchés et de la libéralisation croissante des flux de l'échange.

Les dynamiques de la localisation participent activement à l'ensemble de ces processus, en ce sens qu'elles les codéterminent et sont à leur tour influencées par elles. C'est pourquoi l'exploration des mécanismes par lesquels se forme la « valeur » de l'espace comme qualité spécifique de l'économie contemporaine, tout en apparaîssant essentielle du point de vue analytique (Harvey,1990), pose des problèmes fascinants sur le plan épistémologique (Barnes, 1996).

Comme il ne s'agit pas ici de s'attarder sur ce terrain, il suffit de souligner la connexion très étroite qu'il y a entre les conditions économiques et les conditions politiques de la subjectivité. Ces dernières, en fait, ne s'épuisent pas, par exemple, dans les thèmes classiques du pouvoir et de son exercice, ou de la forme de l'État, ou de la représentativité politique; plutôt, elles reconfigurent ces thèmes et en ajoutent de nouveaux par rapport aux cadres extrêmement mobiles de l'économie. Tout particulièrement, je pense qu'aujourd'hui aucun pacte social, aucun « nationalisme civique » ne peut se concevoir sans prendre en compte politiquement le contenu économique de la pratique sociale. Les discussions engagées au début des années 1990 sur un concept de citoyenneté qui assume sans réserve l'idée de lutte contre l'exclusion sont bien révélatrices; dans le même sens va le thème des « nouveaux partages » comme antidote aux dérives autoritaires activées par les processus de modernisation dans des pays de forte tradition culturelle comme les pays islamiques.

GÉOGRAPHIE, SUJET, IDENTITÉ

Nous en venons ainsi aux conditions territoriales de la subjectivité, pour lesquelles un effort de problématisation et de conceptualisation est nécessaire. Après avoir évoqué le domaine complexe des rapports sujet/collectivité, il faut expliciter les thèmes de l'identité et du changement, en des termes susceptibles de confirmer la géographie, en tant que science sociale, dans le rôle analytique qui peut être le sien.

L'IDENTITÉ NARRATIVE : LA STRUCTURE DU RÉCIT

En considérant la persistance des identités dans des contextes de changement, tels ceux que nous vivons actuellement à des échelles multiples, je ferai tout de suite une déclaration forte : après tout ce que les philosophes, psychologues, anthropologues ont dit sur ce thème et en tant que géographe, je suis porté à concevoir l'identité comme une entreprise narrative[3]. Il s'agit là d'un choix qui tout d'abord évite le « postulat culturaliste » qui consiste à isoler un « trait culturel fondamental » à partir duquel tous les comportements – d'un peuple, d'un pays – recevraient une explication (Bayart, 1996). Bien plus, il nie la possibilité que l'identité puisse être reconstruite descriptivement, voire comme « critique du récit », dans un sens que je chercherai à préciser plus loin. Comment donc peut-on penser cette identité narrative? Essayons de l'imaginer comme une déclinaison du sujet qui se définit par lui-même non pas tellement par des prédicats (du type : je suis comme ça; je suis ceci et cela), mais plutôt comme le protagoniste d'une histoire. Le dispositif de narration consiste alors schématiquement en la mise en rapport de trois niveaux sémantiques qui

assument l'action comme référentiel unitaire : i) l'action en acte, ce que je fais, ici et maintenant; ii) l'action reconstruite, ce que j'ai fait; iii) l'action anticipée, ce que je m'apprête à faire, ce que je ferai.

Le flux narratif, qui définit le sujet comme protagoniste d'une histoire et le dote par là même d'une identité, s'alimente à une pratique relationnelle : ma vie est vécue au présent, comme ensemble de rapports que j'ai avec le monde, c'est-à-dire avec les autres hommes, avec les artefacts matériels et symboliques, avec la nature. Cette pratique, qui produit et en même temps assimile sans cesse des données empiriques, se lie dans le récit à deux autres types de pratiques : la première, que l'on peut dire mémorielle, chargée de restituer le passé par séquences d'événements, par épisodes singuliers, mais aussi par de simples évocations (de faits, de sensations, d'odeurs, de sons, de visions), réfractions fragmentaires, rappels elliptiques; la deuxième, que l'on peut dire projectuelle, chargée non seulement de préfigurer un programme, mais aussi, et peut-être surtout, de composer en un ordre, si provisoire soit-il, le magma immense des attentes que nous mûrissons sans cesse et, en somme, de donner une forme au désir.

L'IDENTITÉ NARRATIVE : LA FONCTION DU RÉCIT

L'identité narrative se place au cœur même du courant problématique déjà évoqué qui relie Nietzsche à Gehlen. En fait, elle prend corps dans un processus individuel, toujours inachevé et ce, pour trois motifs essentiels qu'il est bon de rappeler distinctement, puisque chacun d'eux contribue à faire de l'identité une ressource vitale.

Le premier concerne la quantité des matériaux narratifs qui entrent dans la composition de l'histoire : les évènements sont extrêmement nombreux, et on ne pourrait jamais les organiser intégralement en un récit. Le sujet est plus ou moins conscient de ce fait, mais ce qui est certain, c'est que l'infinité des éléments mobilisables, et donc l'exercice d'un pouvoir de sélection sur eux, permettent de poursuivre des stratégies de flexibilisation de sa propre image, en suivant des itineraires « d'oubli cohérent » comme le dirait S. Lupasco (1971). Cette flexibilisation adapte le sujet au nouveau contexte, le met, pour ainsi dire, à sa place en situation de changement et empêche donc que celui-ci soit perçu et vécu comme une source de contradictions qui porterait atteinte à sa propre identité. Le deuxième motif concerne la dimension anticipatrice. La pratique projectuelle rend exprimable un désir, on l'a dit, et sous-tend une volonté de réalisation; mais il est clair que tant que celle-ci ne se concrétise pas, elle n'est qu'un dessein à accomplir, une virtualité, une possibilité parmi beaucoup d'autres. De son côté, le troisième motif concerne la mise en rapport des trois niveaux sémantiques évoqués plus haut. La combinatoire infiniment plastique des différentes pratiques, l'arrangement rationnel ou allégorique des matériaux narratifs, l'intrigue inépuisable des vicissitudes qui interagissent de manière toujours nouvelle et surprenante, offrent au protagoniste de l'histoire non seulement la possibilité d'ajouter des chapitres inédits à un livre déjà écrit, mais, bien plus, de réécrire continuellement ce même livre, en en faisant, pour ainsi dire, un texte perpétuel. En somme, l'autoreprésentation ne procède pas par des tableaux rigides, mais à travers des occasions multiples d'élaboration de sa propre image, de sa place dans le monde, de son rôle par rapport aux autres et donc de ses propres modèles de comportement.

Il me paraît maintenant possible d'établir un premier point. La conception narrative ne fait pas de l'identité et du changement deux polarités en opposition, mais elle considère le second comme constitutif de la première. Plus encore, la conception narrative ancre l'adaptation créative du sujet dans les logiques de sa propre histoire, elle transforme en des possibilités de la personne construisant incessamment sa vie ce qui pourrait n'être qu'un ensemble de contraintes : l'obligation me revenant de ce que j'ai été, l'obligation de ce qui m'entoure, l'obligation de ce qui viendra. L'on comprend par là que ce n'est pas d'identité dont on devrait parler, mais plutôt de configuration identitaire : une autoreprésentation du sujet qui dépend strictement de la situation narrative, c'est-à-dire, encore une fois, de la mise en rapport des trois différentes pratiques et donc de l'intrigue qui en rend intelligible le tissage.

FIGURES DU SUJET : L'INDIVIDU, LE LIEU

L'identité narrative se construit, perpétuellement, comme un récit dans lequel le sujet est protagoniste. De son côté, l'organisation de l'histoire incorpore les conditions sociales de la subjectivité, en les interprétant et en les introduisant dans les circuits de l'action, c'est-à- dire en les modelant selon les exigences de l'histoire même. Mais comment entrent, dans un tel circuit, ces conditions sociales de la subjectivité tout à fait particulières que sont les conditions géographiques? La réponse n'est pas simple. En fait, il ne suffit pas d'affirmer l'importance générale du territoire par l'argument tautologique que « la géographie y rentre toujours car, au fond, tout ce qui se passe se passe quelque part ». J'essaierai donc de distinguer non pas des formes particulières, mais deux grandes modalités par lesquelles le territoire entre dans le processus de déploiement de la subjectivité, participant ainsi à l'élaboration des récits qui fondent les configurations identitaires. Il sera nécessaire, par conséquent, d'évoquer des « figures » différentes subsumées par l'idée de sujet : l'individu et l'acteur social.

L'EXPÉRIENCE DU LIEU

Le sujet en tant qu'individu, on l'a mentionné plusieurs fois déjà, est celui qui tend à résoudre dans sa dimension intérieure son propre rapport au lieu. Qu'importe comment ce rapport se constitue, il acquiert le profil d'une relation intime et personnelle. J'entends par là un éventail très vaste d'interactions qui comprennent avant tout le corps comme entité psycho-physique. Dans son rapport avec la territorialité, le corps exprime des pulsions primaires concernant par exemple la pure extension, cette vastitude de l'horizon qui produit par simple regard de puissantes métaphores de la liberté. On peut évoquer aussi la qualité physique de l'espace, qui rend non seulement possible, mais agréable la vie : je parle de choses comme l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, la salubrité de l'environnement, la stabilité hydro-géologique. On peut encore mentionner l'intensité des perceptions du territorire, c'est-à-dire la qualité symbolique qui, en empêchant la banalisation de l'espace, maintient active la sphère émotionnelle.

Dans cet éventail d'interactions, je placerais aussi des éléments apparemment hétéroclites et pourtant tous congruents. J'en évoque quelques-uns, sans prétention d'exhaustivité : les apprentissages de la métrique et des directions étudiés par la psychologie cognitive; le rapport de la personne avec sa demeure, sur lequel je reviendrai brièvement par la suite; la compréhension phénoménologique du lieu et notamment cette « topophilie » sondée par Yi-Fu Tuan (1974, 1977); les théories psychanalytiques du lieu, et surtout de l'espace physico-naturel, qui vont des archétypes jungiens aux idées de l'*ecopsychology*.

Il est inutile d'insister sur le fait que la relation individuelle avec le lieu a sa propre logique et peut donc se résoudre en une problématique purement psychologique. Néanmoins, elle peut entrer, en des formes et temps différents, comme « pratique » dans la figure sociale du sujet. Parmi les nombreuses réflexions qu'on pourrait faire à ce propos, je voudrais en souligner quelques-unes qui me paraissent particulièrement significatives.

Évoquons, à nouveau, la corporéité de l'être humain qui se projette dans (ou qui intériorise) l'espace public par le biais de processus d'interactions symboliques. Ces dernières, notamment, exhibent le tissage de tactiques tant de socialisation de l'intimité que d'intériorisation de la socialité.

Parmi les premières de ces tactiques, nous pouvons rappeler les conceptions très variées de la maison comme lieu ouvert ou fermé. Lieu ouvert, la maison englobe de plus en plus l'extérieur en son intérieur : accroissement des espaces communs, par exemple, et réduction des espaces strictement privés. Lieu fermé, la maison établit une ligne nette de démarcation entre le dehors et le dedans. Dans ce cas, la ségrégation spatiale assume parfois des formes extrêmes d'auto-isolement, tel le *cocooning*, les nouvelles technologies aidant (antenne parabolique, téléphone et télécopieur, internet et... congélateurs toujours plus grands).

Parmi les secondes, nous pouvons rappeler la construction du territoire comme image du corps : le modelage de la surface terrestre, alors, n'est qu'une familiarisation de l'inconnu, une neutralisation de l'incertitude, obtenue par l'amplification croissante des aspects physionomiques et symboliques, habituels et rassurants, de la figure humaine (Turco, 1999a).

Par ailleurs, il est possible de s'interroger sur les expériences du lieu qui se déroulent dans des contextes sociaux marqués par des hypostases : race, religion, genre, ethnie, ancienneté. Dans ces cas, la relation individuelle au territoire exprime tout d'abord une dialectique constante d'identification/refus entre le soi (souvent conçu, d'ailleurs, comme une entité fortement corporalisée) et le lieu. La condition proprement géographique de « l'être situé » subroge souvent les complexités existentielles de « l'être-là », de « l'être au monde ». De plus ce rapport, tout en devenant le pivot concret de la socialité, est aussi le signe d'un malaise extrême : je suis toujours l'autre et ma présence est, en même temps, une exclusion. Dans ce sens, des exemples particulièrement forts nous viennent de l'Afrique du Sud de l'apartheid, d'où s'élèvent des voix retentissantes telle celle de Bessie Head (Falcone, 1997).

VERS UNE CONSTRUCTION CATÉGORIELLE DU LIEU

Pour faire le point, je dirais que la configuration identitaire du sujet, saisi comme individu, assume le monde terrestre éminemment comme lieu. Cette idée de lieu, bien que complexe, peut continuer à apparaître réductrice; cette sensation s'atténue probablement si l'on considère quelques répercussions importantes, que je me limite à indiquer ici très rapidement.

(i) Le lieu, pour commencer, est une composition territoriale qui traverse tout le champ narratif. Il constituerait ainsi un actant, concept qui « remplace avantageusement, surtout en sémiotique littéraire, le terme de personnage... car il recouvre non seulement les êtres humains, mais aussi les animaux, les objets ou les concepts » (Greimas et Courtés, 1993 : 3). Certes, le statut actantiel du lieu – qui n'est pas un être humain, ni un animal, ni (seulement) un objet, ni (seulement) un concept – n'est pas simple; au contraire, il exhibe une spécificité qui se situe à l'intérieur du processus général de territorialisation et qui nécessite donc d'être reconstruite dans toute sa profondeur conceptuelle (Turco, 1997). Si du travail reste à faire là-dessus, il n'en reste pas moins qu'un rôle actantiel autorise le lieu à intervenir dans un récit qui se deploierait soit comme pratique mémorielle, soit comme pratique projectuelle, soit comme pratique relationnelle, et en l'occurrence pouvant migrer de l'une à l'autre. Il me semble qu'une partie non négligeable des études qu'on a l'habitude d'appeler « géographie de la perception », évoque des problématiques de ce type. Il me semble aussi que toute une thématique du soi, que les géographes abordent selon des approches de type sociologique ou psychologique, pourrait être utilement reconfigurée à travers des analyses qui approfondissent le statut narratif du lieu (Pile, 1993). Il me semble aussi qu'il faudrait suivre avec attention la piste du récit comme *earthing* (Wilkinson, 1998), c'est-à-dire comme un parcours d'identification en rapport avec la « terre », qui non seulement génère l'être humain et en forme la personnalité, mais aussi oriente ses actes tout lui conférant du sens. Et il me semble enfin que dans la « migration narrative » du lieu, pourraient trouver de la pertinence des hypothèses d'atopie qui, si elles sont prises dans un sens absolu, montrent plusieurs éléments de fragilité : je me réfère par exemple aux non-lieux de M. Augé (1993), aux espaces des relations impersonnelles de N. Luhmann (1985), aux nouveaux contextes des relations interpersonnelles créés par les médias électroniques.

(ii) Le lieu, de plus, est une composition territoriale transcalaire. Il n'est en aucun cas petit par rapport à quelque chose qui serait grand. Sur ce point, l'insistance du discours postmoderniste sur l'excès de dimension (tout est plus grand que ma vie, tout dépasse ma capacité de compréhension) peut se révéler franchement déroutante, car elle amènerait à postuler, avec le phagocytage du « petit », la dissolution même du lieu. De même, le lieu ne peut pas être confiné à un espace de proximité, opposé à une interaction marquée par la distance. En effet, il faut répéter qu'en tous cas la logique de la narration rend mobile, voire transfigure non seulement l'idée, mais l'expérience même du lieu. Un petit espace défini par des relations de proximité (amour, par exemple) dans le cadre d'une pratique mémorielle, peut devenir un grand espace caractérisé par des relations de distance (pouvoir, par exemple) dans le cadre d'une pratique projectuelle; et tous les deux cœxistent, dans l'identité narrative, avec un espace que la

pratique relationnelle restitue comme quotidienneté de déplacements et de contacts ordinaires, où proximité et distance se mêlent inextricablement.

(iii) Enfin, le lieu est une composition territoriale qui sillonne la subjectivité dans sa totalité. Dans les différents états narratifs, donc, son rôle change : il peut sortir de l'expérience individuelle et s'insinuer dans l'expérience collective, et vice versa. Ce dernier point mérite d'être davantage explicité.

FIGURES DU SUJET : DU LIEU À LA SOCIOTOPIE

Notre attention est désormais focalisée sur le sujet en tant qu'acteur social : celui-ci assume et expérimente le monde terrestre non plus comme lieu, mais éminemment comme sociotopie[4]. Nous pouvons dire qu'il s'agit, en première approximation, du territoire dans lequel le sujet s'exprime publiquement comme membre d'une communauté et donc, en tant que tel, en étant conscient de participer à l'élaboration et à la réalisation d'un dessein commun. La sociotopie est donc une formation territoriale qui organise la visibilité de la norme qui réglemente (ou prétend réglementer) la conduite sociale. Le sujet se réfère à cette norme lorsqu'il agit publiquement; en même temps, il en devient l'élément central lorsque, tout en se montrant, il formule des jugements : il prend position sur ce qui est permis et sur ce qui est interdit, donc sur ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, sur ce qui est bien et ce qui est mal. En ce qui concerne l'esthétique, le beau est ce qui incorpore des vertus sociales (civiques, républicaines, religieuses) et le laid, ce qui n'en contient pas.

L'IDENTITÉ NARRATIVE DE L'ACTEUR SOCIAL

Les pratiques qui manifestent l'identité narrative du sujet en tant qu' individu et en tant qu'acteur social sont sensiblement les mêmes. Elles expriment néanmoins un reflet collectif de l'identité subjective et acquièrent par conséquent des contenus et des styles qui leur sont propres.

C'est ainsi que, si je parle de pratiques mémorielles, je pense aux grands symboles de la tradition religieuse, civile, esthétique, culturelle d'une société. Il s'agit, précisément, de valeurs partagées qui se concrétisent au sol et deviennent des espaces d'autoreconnaissance collective. Ce sont ces « identités nationales » qu'ont analysées les Michelet, Vidal de la Blache, Braudel. Ce sont les lieux plus ponctuels de l'exemple et de la mémoire, dans lesquels l'histoire se condense en une géographie avec une prégnance inconnue ailleurs, qui alimente la sensibilité, l'affection, la passion des hommes. Par ailleurs, le lieu de mémoire, qu'il soit un paysage, un monument, une maison, une place, un fleuve, une ville ou un champ de bataille, incorpore toujours des éléments de pédagogie civique et peut donc être à tout instant mobilisé dans un but de manipulation idéologique (Mosse, 1975; Hobsbawm et Ranger, 1983; Nora, 1984).

Dans ce même registre, si je parle de pratiques projectuelles, je pense d'abord à la politique. Mais il faut avoir à l'esprit tous ces mouvements collectifs se réclamant de quelque militantisme religieux ou civil, qui permettent au sujet de se penser lui-même comme quelqu'un qui est partie prenante de la construction d'un avenir collectif.

COMPÉTENCE TOPIQUE

Les pratiques relationnelles, quant à elles, méritent un peu plus d'attention. En effet, on peut dire que la sociotopie apparaît comme un champ d'interactions physiques et symboliques dans lequel le sujet devient compétent; en d'autres termes, il exerce et développe son aptitude à vivre avec d'autres sujets sur un territoire donné, à habiter de façon participative une terre qu'il sent comme la sienne. Cette compétence topique a des racines biologiques sur lesquelles je ne peux pas m'attarder, ainsi que des composantes psychologiques que j'ai évoquées précédémment (voir, par exemple, Hall, 1966). Ce qui mérite d'être souligné, plutôt, c'est qu'elle acquiert une forme véritable seulement dans la dimension sociale de la subjectivité. En fait, la compétence topique consiste à savoir résoudre, dans des contextes socialisés, des problèmes personnels qui ont à voir, pour résumer, avec la localisation et le mouvement . Elle s'organise, me semble-t-il, sur la base de trois éléments de fond.

(i) Le premier concerne le fait que le sujet agit dans un environnement intelligent. Cela veut dire non seulement qu'il a des rapports avec d'autres hommes sur le territoire, mais aussi qu'il interagit avec le territoire en tant que tel, c'est-à-dire avec un espace doué de valeur anthropologique, puisqu'il est signifié, ou réifié, ou structuré, ou bien tout cela à la fois. Le territoire se compose en effet d'artefacts, tant matériels que symboliques, qui sont à la fois des dépôts de savoir et des dispositifs de communication; il faut donc les interroger et les comprendre, avant de les exploiter, de les modifier, de les recombiner.

(ii) Le deuxième élément a à voir avec un sujet qui œuvre en un espace public, donc fortement codifié. Le territoire de la sociotopie n'est en fait qu'une dissémination d'emblèmes sociaux.

Ces emblèmes sont parfois intuitifs, bien que jamais simples : l'*affluent society,* comme dans le superbe *mall* bostonien; la frontière de la civilisation, comme dans la Grande Muraille chinoise; l'efficacité libératrice, comme dans l'aéroport de Phœnix; le pouvoir spectaculaire comme à Versailles; le divertissement, comme on l'apprend de Las Vegas; la foi, comme à Jérusalem, ville sainte pour toutes les religions du Livre.

Ces emblèmes sont parfois plus complexes : l'esthétique de l'avant-garde technologique, comme dans les pylônes à haute tension d'Hydro-Québec, icônes paysagères agiles et puissantes qui parcourent la taïga canadienne; la vérité, comme dans l'énonciation rituelle malinké de la *kumaba,* la « grande parole » qui raconte des histoires qui se disent vraies puisqu'il est possible d'indiquer avec précision la place où elles se sont passées (Turco, 1998); les fondements métaphysiques de la civilisation urbaine, comme dans la mosquée Hassan II de Casablanca (Cattedra, 1998); la démocratie de la conservation, comme dans les grands parcs naturels sud-africains du post-apartheid (Cencini, 1998).

Ces emblèmes sont parfois consignés à l'inexprimé, autant d'allégories qui transfigurent l'espace physique en une sorte d'inconscient collectif : la filiation généalogique et le rejet radical, comme dans les forêts (Harrison, 1992); l'existence fœtale, comme dans les zones humides (Giblett, 1996); le sens caché du territoire, comme dans certains tableaux surréalistes, particulièrement ceux

de S. Dalí; l'ordre précaire de la terre, comme le suggère cette spatialité sur laquelle, selon la conception des Sénoufo de Côte d'Ivoire, à tout instant peut planer le *duninian,* le terrible désordre pré-cosmique (Turco, 1999b).

Le paysage aussi, en tant que référent collectif, englobe un aspect cérémoniel qui en exalte les qualités scéniques, le dispose à une fonction théâtrale, en authentifie, par l'exhibition publique, la nature d'artifice, de construction humaine, où se nouent les rôles d'acteur et de spectateur (Turri, 1998).

(iii) Enfin, le troisième élément concerne l'essence intime de l'action subjective. Bien qu'orientée vers la résolution d'un problème personnel, celle-ci exprime aussi une dimension participative : mon avantage est le fruit du travail commun; parallèlement, si je me comporte d'une certaine façon (en interprétant positivement l'environnement intelligent, par exemple, ou en respectant la cérémonialité), je coopère au bien-être de tout le monde. Dans le territoire de la sociotopie, donc, le sujet agit communicationnellement, dans le sens habermassien où son dire et son faire sont orientés vers l'entente (Habermas, 1987). Ce dernier point me semble particulièrement digne d'être noté. La sociotopie est sillonnée et en même temps modelée par une logique de finalité toujours double : l'une est de type fonctionnel et concerne l'exécution d'un programme dans des buts strictement personnels (je vais au centre-ville acheter une paire de chaussures et j'y vais en métro); l'autre est de type communicationnel et concerne l'exécution d'un programme qui, bien que de manières forts différentes, est toujours communautaire (j'y vais en métro en achetant un ticket car, comme ça, je soulage le trafic et, en payant mon dû, je concours au fonctionnement du système-ville auquel nous tous sommes intéressés).

TERRITOIRES DE LÉGITIMATION ENTRE VÉRITÉ AXIOLOGIQUE ET DÉRIVE IDENTITAIRE

La sociotopie est certainement un espace public, mais elle est aussi quelque chose de plus et de différent. Elle représente un cadre de légalité, une structure territoriale où se déroule le contrat social. Mais elle est aussi la formation géographique où l'on acquiert et l'on défend le droit de participer à l'élaboration de ce même contrat, où l'on en vérifie les clauses et où se forment les conditions d'exécution. La compétence topique, au fond, est la capacité *d'être bien* dans l'endroit où nous vivons. Or, cette capacité est certainement une qualité personnelle, mais elle ne saurait en aucune manière être réduite à un fait individuel. Elle s'acquiert, se déploie, se défend dans la conduite publique. Mais justement parce que le sujet s'exprime, il prend un risque dans ses comportements, se compromet dans ses choix, assume face aux autres la responsabilité de se tromper; pour tout cela le sujet réclame le droit de dire ce qu'il pense, de dessiner les structures territoriales dans lesquelles la coopération interpersonnelle fonde la solidarité et la rend crédible. La sociotopie, en somme, se construit par le bas, comme une formation géographique dans laquelle on formule, on négocie, on définit la légitimité. Il ne s'agit pas du tout d'un territoire expérimenté comme pure adhésion aux modèles dominants, comme conformité aux règles dictées par les grands dispositifs de contrôle collectif. Il s'agit plutôt du moule dans lequel on modèle la conduite sociale en tant qu'expression de valeurs que l'on partage car elles sont créées ou recréées dans l'action publique. Substance profonde des pratiques

mémorielles, relationnelles, projectuelles, les valeurs, et notamment les valeurs qui changent à travers la libre adhésion et la conscience commune, sont donc les repères authentiques de l'identité.

LES VALEURS EN QUESTION

La sociotopie n'est pas un simulacre de légalité : on aurait tort de la confondre avec l'État ou quelques-unes de ses articulations mineures, bien qu'elle puisse en assumer parfois la forme. Ce serait pareillement une erreur de la définir par le biais de la dimension : les exemples que je peux énumérer montrent une sorte de continuum scalaire qui va de la *polis* grecque et des réalités communales du Moyen Âge italien, aux institutions territoriales de taille régionale tel le *dyamana* malinké ou *l'enb* adjoukrou en Afrique de l'Ouest, jusqu'aux constructions continentales tels le Manden mandingue ou l'Union Européenne, ou même transcontinentales comme la Umma islamique. Tout cela pour dire que la sociotopie ne tolère pas de réductionnisme. Elle est un espace existentiel dans lequel l'identité narrative confère au sujet la charge d'établir un pont entre la tradition et l'innovation : j'entends, entre une interprétation créative de ce qui est et l'inédit par lequel, tout en vivant sciemment ce que nous sommes, nous garantissons l'édification de ce que nous serons.

Il est encore à préciser que la sociotopie est bien un territoire fonctionnel, mais qui échappe à la tyrannie de cette modernité mise à nu par A. Gehlen (1994) : peu intéressée aux contenus et complètement absorbée par les modalités de réalisation. Au contraire, elle est l'institution qui garantit justement les contenus, dont les modalité de réalisation sont partie intégrante, mais non prévaricatrice. Il s'agit en définitive d'un territoire qui institue une « vérité axiologique » et la montre : ce sont de solides raisons, comme les appelle R. Boudon (1995), qui sont extrêmement précieuses, puisqu'elles assurent le bien commun et, avec lui, l'émancipation du sujet.

Il me semble qu'à la lumière de ce qu'on vient de dire, plusieurs problèmes aujourd'hui considérés comme cruciaux acquièrent une nouvelle physionomie. Je pense tout d'abord au développement durable, une des grandes idées mobilisatrices de cette fin de millénaire (Turco, 2000). Je pense au rapport toujours délicat entre local et global, et aux synthèses qui cherchent à en dépasser l'opposition. Je pense aux grands processus de construction des réalités supra-nationales telle l'Union Européenne, précisément là où le *telos* husserlien – « amener la raison latente à l'autocompréhension » – doit se mesurer avec ces textures historiques de la politique et de l'économie évoquées par J. Lévy (1997).

Comme tous ces exemples le suggèrent, nous nous trouvons face à un dilemme. Ou bien nous créons, voire favorisons l'émergence de structures territoriales où non seulement s'exerce la légalité, mais aussi s'élabore la légitimité; et alors, en raison des conditions dans lesquelles l'identité se configure comme un devenir inachevé, les processus de légitimation doivent aussi être continus et incessamment postulés, définis, négociés. Ou bien rien ne sera durable, car si le sujet est rejeté dans l'enclos de son individualisme, l'agir communicationnel et donc les stratégies d'entente auront les plus grandes difficultés à s'affirmer. Le danger réside alors dans l'installation d'un véritable royaume de la contestation généralisée et de la manipulation

idéologique, dont la violence urbaine, la répression politique, la conflictualité environnementale représentent des exemples parmi les plus évidents et les plus chargés de conséquences.

LES DÉRIVES IDENTITAIRES

Mais ces aspects critiques, justement, amènent à évoquer enfin un argument qui présente la sociotopie, jusque-là considérée comme un grand instrument géographique de maturation collective, comme un risque pour la société. La sociotopie est en fait un espace de l'action manifeste; elle est donc, *ipso facto*, aussi un espace d'observation. Au moment où quelqu'un apparaît, quelqu'un d'autre le voit : mieux, quelques-uns apparaissent justement parce que quelques-autres les voient, et vice versa. Mon identité se reflète toujours, en quelque sorte, dans celle de l'autre : elle se rend visible non seulement comme expression du sujet, mais aussi comme une entreprise dramaturgique. C'est précisement dans ces conditions qu'un fait aussi intime et personnel que l'identité est objectivé. L'identité subjective devient collective parce que son récit devient un métarécit : mon histoire, qui se reflète dans celle des autres, est observée, interprétée. Par conséquent, au moment même où l'on effectue cette opération herméneutique, mon histoire cesse d'avoir les caractéristiques que j'ai décrites jusqu'à présent; mise en discours, elle prétend être une description, s'efforce de fixer à l'aide de prédicats – séquentiels, taxinomiques, hiérarchiques – quelque chose qui, avant, était tout à fait fluide. Si mon récit devient une critique du récit, l'identité narrative change radicalement sa nature, devient une occasion énonciative, un discours identitaire (Turco, 1995).

Deux aspects méritent d'être soulignés à ce propos. Le premier a un caractère éminemment méthodologique et concerne l'analyse du discours. Celle-ci comprend non seulement les schémas fondamentaux de la discursivité, mais aussi les conditions d'énonciation, c'est-à-dire les circonstances et la manière dans lesquelles le discours se fait. Tout cela est souvent ignoré; et pourtant, nous comprendrions bien peu de certaines vicissitudes politiques – italiennes ou autres, notamment après la chute du mur de Berlin – si nous continuions à analyser les contenus de vérité (voire de simple cohérence verbale) des différents discours politiques sans tenir compte des contextes d'expression de la parole.

Le deuxième aspect concerne le fait que la sociotopie est une arène dans laquelle se forment et se confrontent des intérêts, chacun pouvant avoir un certain poids social. C'est ici que le discours identitaire peut trahir sa racine axiologique et assumer la signification d'une raison instrumentale. Une interprétation volontiers simplifiée, je dirais même une description sommaire, finit par se confondre avec le sujet. Elles lui indiquent, par exemple, quels sont ses « véritables » intérêts; en fonction de cela, elles alimentent des croyances, sollicitent des peurs, secondent des propensions et fabriquent de cette manière quelque chose que l'on a la prétention d'appeler « identité collective ». Au nom de cette identité collective, qui n'est rien d'autre qu'une hypostase plus ou moins raffinée du sujet manipulé, l'on peut fonder des « histoires autorisées » et justifier peut-être n'importe quoi, comme nous le voyons continuellement : une élection politique, un texte sacré, un traité de commerce qui nous veut « libres » ou bien une théorie scientifique qui nous montre les vertus du développement distinct. Nous en connaissons *grosso modo* l'enchaînement : qu'il

s'agisse de race, de sang, de sol, de langue, de fondamentalismes d'inspiration variée, voici que de nouvelles prétentions légalisatrices surgissent, de nouvelles normes de conduites sociales et finalement quelques grandes mystifications par lesquelles le sujet est exproprié de la capacité d'exercice de sa raison. L'identité, en somme, change de signe : d'ancrage pour le changement conscient, elle devient brindille dans les vagues énormes de Hokusai.

Les géographies tranquilles du quotidien, pour reprendre le titre d'un article de G. Di Méo (1999), cœxistent avec les retentissantes géographies de la mutation. Les unes comme les autres peuvent sécréter, avec les sociotopies, de précieux réseaux de sociabilité, mais aussi couver la possibilité dramatique que les textures civiles soient déchirées, voire détruites par des dérives identitaires. Alors la post-modernité, peut-être, n'est pas seulement le monde dans lequel, s'il est vrai que les signes l'emportent sur les référents, le territoire peut être « copié d'abord, puis disloqué » (Chambers, 1987) : un gigantesque *clic* avec une toute petite souris. La post-modernité est aussi le monde d'un militantisme intellectuel décidé à préserver l'intégrité du sujet et, avec elle, la profondeur morale de nos espaces de vie.

NOTES

1 On doit l'expression à S. Bercovitch (1978), un auteur qui, tout en étudiant les stratégies de transformation rhétorique des tensions sociales, est très attentif aux racines territoriales des processus culturels dans l'histoire des États-Unis.
2 À moins de tomber dans cette espèce de piège individualiste qu'est la singularisation du sujet qui caractérise parfois certaines analyses psychologiques ou métaphysiques de la personne.
3 Sur la convergence méthodologique des notions de lieu, de sujet et de récit, voir Berdoulay et Entrikin (1998).
4 À ce propos, on peut noter que plusieurs articulations du lieu à l'espace public sont possibles; voir par exemple Berdoulay (1997).

BIBLIOGRAPHIE

AUGÉ, Marc (1992) *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité.* Paris, Seuil.

BARNES, Trevor (1996) *Logics of dislocation. Models, metaphors, and meanings of economic space.* New York , The Guilford Press.

BAYART, Jean-François (1996) *L'illusion identitaire.* Paris, Fayard.

BERDOULAY, Vincent (1997) Le lieu et l'espace public. *Cahiers de Géographie du Québec,* 114 : 301-309.

BERDOULAY Vincent et ENTRIKIN J. Nicholas (1998) Lieu et sujet. Perspectives théoriques. *L'Espace géographique,* 2 : 111-121.

BERCOVITCH, Sacvan (1978) *The American Jeremiad.* Madison, University of Wisconsin Press.

BOUDON, Raymond (1995) *Le juste et le vrai : études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance.* Paris, Fayard.

CATTEDRA, Raffaele (1998) Il paradosso orientalista : mitologie e patrimonialità della 'città arabo-islamica' nella lettura della Grande Moschea di Casablanca. Dans Emanuela Casti et Angelo Turco, dir., *Culture dell'alterità. Il territorio africano e le sue rappresentazioni,* Milano, Unicopli, pp. 467-492.

CENCINI, Carlo (1998) La politica dei parchi nel 'nuovo' Sud Africa : dall'apartheid ecologica alla nuova democrazia della conservazione. *Terra d'Africa 1998,* VII, pp. 85-122.

CHAMBERS, Ian (1987) Maps for the metropolis : a possible guide to the present. *Cultural Studies,* 1 : 1-22.

DI MEO, Guy (1999) Géographies tranquilles du quotidien. *Cahiers de Géographie du Québec,* 118 : 75-93.

ELIAS, Norbert (1991) *La civilisation des mœurs.* Paris, Calmann-Lévy.

———— (1991) *La société des individus.* Paris, Fayard.

FALCONE, Roberta (1997) Bessie Head o del territorio riconquistato. Dans Angelo Turco, dir., *Declinazioni d'Africa,* Soveria Mannelli, Rubbettino, pp. 53-77.

FOX, Warwick (1995) *Toward a transpersonal ecology.* Albany, State University of New York Press.

GEHLEN, Arnolt (1994) *L'uomo nell'età della tecnica.* Milano, Sugarco.

GIBLETT, Rodney (1996) *Postmodern Wetlands. Culture, History, Ecology.* Edinburgh, Edinburgh University Press.

GIDDENS, Anthony (1994) *Les conséquences de la modernité.* Paris, l'Harmattan.

GLACKEN, Clarence J. (1967) *Traces on the Rhodian Shore.* Berkeley, University of California Press.

GREIMAS, Algirdas et COURTES, Joseph (1993) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage.* Paris, Hachette.

HABERMAS, Jurgen (1987) *Théorie de l'agir communicationnel.* Paris, Fayard, 2 vol.

HALL, Edward (1966) *The Hidden Dimension.* Garden City, Doubleday.

HARRISON, Robert (1992) *Forests. The Shadow of Civilization.* Chicago, The University of Chicago Press.

HARVEY, David (1990) *The Condition of Postmodernity.* Oxford, Blackwell.

HEWITT, Kenneth (1997) *Regions of Risk. A Geographic Introduction to Disaster.* Harlow, Longman.

HOBSBAWM, Eric et RANGER, Terence, dir. (1983) *The Invention of Tradition.* London, Cambridge University Press.

LÉVY, Jacques (1997) *Europe. Une géographie.* Paris, Hachette.

LUHMANN, Niklas (1985) *Amore come passione.* Bari, Laterza.

LUPASCO, Stéphane (1971) *Du rêve, de la mathématique, et de la mort.* Paris, Bourgois.

MOSSE, George (1975) *The Nationalization of the Masses.* New York, H. Fertig.

NORA, Pierre éd. (1984) *Les lieux de mémoire.* Paris, Gallimard.

PILE, S (1993) Human Agency and Human Geography Revisited : A Critique of 'New Models' of the Self. *Transactions of the Institute of British Geographers,* N.S., pp. 122-139.

ROSZAK, Theodore (1978) *Person/Planet: The Creative Disintegration of Industrial Society*. Garden City, Doubleday.

ROSZAK, Theodore *et al.*, dir. (1995) *Ecopsychology. Restoring the Earth, Healing the Mind*. San Francisco, Sierra Club.

TAYLOR, Charles (1989) *Sources of the Self. The Making of the Modern Identity*. Cambridge, Harvard University Press.

TORRANCE, Robert éd. (1998) *Encompassing Nature*. Washington, Counterpoint.

TUAN, Yi-Fu (1974) *Topophilia. A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*. Englewood Cliffs, Prentice Hall.

———— (1977) *Space and Place. The Perspective of Experience*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

TURCO, Angelo (1995) Environnement et discours identitaire dans l'Apennin abruzzais contemporain. *Montagnes Méditerranéennes*, 1 : 53-60.

———— (1997) Aménagement et processus territoriaux : l'enjeu sémiologique. *Espaces et Société*, 90/91 : 231-249.

———— (1998) Strutture di legittimità nella territorializzazione malinké dell'Alto Niger (Repubblica di Guinea). Dans Emanuela Casti et Angelo Turco dir., *Culture dell'alterità. Il territorio africano e le sue rappresentazioni*, Milano, Unicopli, pp. 13-59.

———— (1999a) Abitare l'Africa. *Terra d'Africa 1999*, VIII : 149-178.

———— (1999b) *Terra eburnea. Il mito, il luogo, la storia in Africa*. Milano, Unicolpi.

———— (2000) Colonisation et après : légitimité territoriale et développement durable en Afrique sub-saharienne. Dans Vincent Berdoulay et Olivier Soubeyran dir., *Milieu, colonisation et développement durable. Perspectives géographiques sur l'aménagement*, Paris, L'Harmattan, pp. 175-184.

TURRI, Eugenio (1998) *Il paesaggio come teatro*. Venezia, Marsilio.

WILKINSON, Jane (1998) Earthing the Self : le geo-biografie di Wole Soyinka. Dans Emanuela Casti et Angelo Turco, dir., *Culture dell'alterità. Il territorio africano e le sue rappresentazioni*, Milano, Unicopli, pp. 447-463.